

Une amie journaliste est arrivée chez moi. J'étais dans le désarroi à propos de *Paradis andalous* qui suscitait des réactions tellement contrastées. Elle m'a posé des questions. Je retranscris ici cette interview maison.

-Quand et comment Paradis andalous est-il né ?

Il y a très longtemps. Ce projet m'a accompagnée des années. La toute première impulsion, est la lecture, en 1990 je crois, du livre d'Elisabeth von Arnim « Elisabeth et son jardin allemand », publié en 1898 et qui raconte la passion, parfaitement coupable, d'une femme pour son jardin, dans la Prusse rigoriste du XIXème. Ce livre fut un choc que je ne m'expliquais pas. Passion coupable ! Cette idée a commencé à m'occuper l'esprit. L'amour de la terre, l'idée de créer quelque chose surgissant de la terre pouvait être une faute !! La création une faute, la renaissance une faute, surtout pour une femme. Comme l'irruption d'une sensualité dérangeante par son omnipotence et j'ai imaginé écrire l'histoire d'une femme qui renonçait à tout pour son jardin. (De ce tout premier embryon de désir d'écriture, il est resté cette scène où la narratrice congédie son fils, sa compagne et la fille de celle-ci parce que la gamine a bousillé ses fleurs). Et puis ne sachant comment m'emparer de cette idée, je suis passée à autre chose, c'est notamment l'époque où je me suis mise à écrire des nouvelles.

-C'est aussi une série de deuils pour toi...

Le sort semblait s'acharner, j'ai notamment perdu mes deux alter-ego femmes à trois ans d'intervalle, dans des circonstances tragiques, après des agonies insoutenables, laissant des enfants en bas âge. La mort de ces deux femmes, fauchées au seuil de la quarantaine, qui étaient au centre de ma vie affective et même professionnelle de l'époque (je travaillais principalement alors avec Martine Boéri dont j'écrivais et mettais en scène les one woman show) m'a laissée sur le flanc. D'autant plus qu'à partir de ce moment, et pendant la dizaine d'années qui ont suivi, j'ai perdu beaucoup d'amis très chers. J'ai alors écrit notamment quelques unes de mes nouvelles les plus noires

-certaines ont été publiées bien plus tard dans le recueil Troubles fêtes à la Série Noire ?

Oui, j'ai eu aussi plusieurs nouvelles publiées dans Le monde, dans Libé... Parallèlement, j'essayais d'écrire sur le deuil, la perte, lié au jardin, à l'amour de la terre, la renaissance en contrepoint de la mort. Je n'y parvenais pas, c'était impossible, je n'arrivais à rien de satisfaisant. En 96, on m'a demandé d'écrire un roman policier, ça m'a beaucoup plu, je me suis mise à écrire des livres de genre, et j'ai trouvé une sorte d'exutoire à travailler autour de la mort, de la disparition. Régulièrement, j'essayais de me mettre à ce travail sur le jardin, je lisais des revues de jardinage, les catalogues, etc. Une sorte d'obsession.

-Tu jardines ?

Pas du tout. Quand j'ai acheté ma maison dans la Drôme, je l'ai choisie sciemment sans jardin. Pas question de jardiner. Ce jardin, je voulais le recréer autrement. Mais cela restait impossible. J'ai fini par abandonner... Je travaillais sur du noir, du polar, romans et nouvelles...

-Et puis il y a eu la Visite, parce qu'on pense à ce roman quand on lit Paradis, ce mélange curieux de virtuel et de réel...

-Oui, c'est un des aspects. A l'heure où l'on connaît mieux le présentateur de télévision que son voisin de palier, où l'on communique plus par Internet que par le geste, le regard, la voix... j'avais un besoin absolu de tordre la forme narrative... de créer des juxtapositions et des équivalences qui ne seraient pas rationnels, d'outrepasser les règles psychologiques, de perdre les repères de temps et d'espace... de laisser le rêve pénétrer la réalité, l'alléger, briser la solitude trop forte. Ça, c'est vrai pour La visite et Paradis andalous.

- Les idoles ne sont plus religieuses, la religion, c'est l'image. C'est le thème de ton recueil de nouvelles Noir caméra !

Oui, La visite, c'était aussi la visitation... d'un dieu de l'époque... une star défunte, morte avant d'être abîmée par l'âge, intacte... Dans Paradis andalous, la vie réelle et la vie imaginaire se juxtaposent, s'étayaient... Au début du livre, la narratrice est sauvée par ses rêves d'une façon très concrète, elle échappe à un accident mortel parce que la rêverie a arrêté brièvement sa course, et puis elle trouve une consolation dans les paysages du temps, se réfugie par le fantasme dans cette période bénie de l'humanité, l'Espagne d'avant 1492, où Juifs, musulmans, catholiques vivaient en bonne entente avant que soient massacrés les peuples du Nouveau Monde avant que soient déportés des millions d'Africains, etc. Ce moment-là, il appartient comme rêve possible à tous les hommes d'aujourd'hui et c'est cette réalité ancienne dont la narratrice s'empare, la transformant en rêve, et c'est ce va et vient entre le rêve et la réalité qui module le livre... D'ailleurs, je n'en ai pas fini d'écrire sur la désorientation du temps et de l'espace. Mon prochain roman tourne aussi autour de ça...

-On pourrait dire que les Paradis andalous, ce sont les rêves ?

Les rêves, l'imaginaire, la re-création qui portent chaque individu à avancer, à continuer à vivre... Le livre est construit sur cette affirmation : le rêve sauve. La phrase d'Hölderlin : *celui qui songe est un Dieu, celui qui pense un mendiant*, est un des refrains qui scandent le texte. L'image du prince, c'est une sorte d'entrée en sérénité. C'est quelque chose que tout le monde connaît. On se retrouve seul avec soi-même en pratiquant le yoga, la méditation, la nage, le vélo ou la course à pied, on suit une psychanalyse, on s'échappe pour trouver un peu de paix, pour accepter sa solitude. C'est ça, le paradis andalous. Le lieu de réconciliation avec soi. Le rêve peut tout. Dans les rêves éveillés, on est tous les hommes, même les monstres, mêmes les bienfaiteurs de l'humanité, c'est dans les rêves qu'on rejoint les autres. Tous les autres...

-Ce rêve, c'est l'écriture, non ?

Pour moi, en l'occurrence, c'est l'écriture, mais chaque individu se trouve une échappée pour accepter le quotidien. Si je crois à un diable, c'est celui du quotidien. La narratrice n'y croit pas plus que vous et moi, à sa vie antérieure, mais il n'est pas question de croyance, nous sommes ici dans la subjectivité d'une femme, dans ses gestes, ses désirs, ses appétits, ses fantasmes, ses rêveries... assez peu dans ses sentiments, il ne s'agit pas d'un texte sentimental, plutôt d'un texte charnel, terrien...

-C'est la force du livre, non, cette sensualité, parfois tendre, parfois crue..

Les personnages de Paradis andalous sont seuls (même dans le couple, la narratrice est très seule, même avant l'accident). Ils sont liés par une proximité géographique ou par un rapport sensuel ou sexuel. En dehors de ça, il n'y a pas de liens. Même entre la mère et le fils, c'est difficile. Face à la mort, lui parvient à ouvrir les bras. Sinon, le lien entre eux a été charnel, fusionnel, et depuis que le fils est autonome, le lien a du mal à se reconstituer.

J'avais été si heureuse enceinte de Dean. Ce corps-là. Moi dans ce corps-là. Davantage que moi. Si heureuse pendant les quelques mois d'allaitement, j'avais vécu le meilleur avec mon fils me respirant, me buvant. Je m'étais sentie vivante. ... Dix-neuf ans plus tard, le ravissement s'était envolé, le rôti affichait un mètre quatre-vingt-dix Leur rencontre dans le texte n'est pas dans l'élan sentimental. Le chauffeur a ouvert la portière, s'est extirpé de la voiture. Grand, hâlé. Casquette rouge, inscription blanche. Lunettes noires. Grand pull crème, inscription bleue. Lecteur de musique en sautoir autour du cou. Grand salut de loin. Mon fils.

Effectivement, les relations entre les personnages se fondent sur le charnel, sur l'étreinte. La rencontre entre la narratrice et son mari, par exemple : ils sortent tous les deux du tribunal où ils viennent de divorcer chacun de leur « Américain » puisqu'ils ont été mariés tous les deux à des Américains. Cette ronde d'aujourd'hui des amours qui se succèdent... se recomposent... Même dans cette rencontre, le mot amour reste hors champ. Comme ils sont Français tous les deux, ils se parlent et vont déjeuner.

Avant le dessert, Greg s'était levé :

-Il vaut mieux qu'on aille faire l'amour tout de suite, avant de devenir potes. Sinon, ce sera trop tard. Nous n'avions pas attendu.

-C'est une des choses qui désarçonnent, dans le livre, ce refus de la psychologie et de la sentimentalité, ce « tout charnel ? »

Les individus sont juxtaposés, il n'est pas vraiment question d'amour de tendresse, d'affection. Mais d'union charnelle, de fusion, sinon, il s'agit d'une simple commodité. ... **Aurais-je apprécié Fanny si elle n'était pas la seule personne dévouée habitant à un quart d'heure de voiture de chez moi?_Mais la plupart des individus des pays riches en sont là._Je comprenais ceux qui payaient des stages hors de prix pour qu'on leur sourie, qu'on caresse leurs cheveux, que des bras les entourent, les cajolent, les consolent. L'étreinte, il aurait fallu l'apprendre à l'école, l'art de l'étreinte, savoir accueillir contre soi, toucher de sa poitrine une autre poitrine, peau à peau, souffle à souffle...** Tous les liens sont charnels, donc, à une exception près : ce qui lie les personnages aussi, c'est le rire et la fantaisie. L'humour de Greg, son flamenco, etc. restent irremplaçables. C'est un lien précieux, indispensable. Au fond, faire rire quelqu'un ou le faire jouir, c'est pareil !.

-Revenons au prince, pourquoi est-il arabe ou oriental...

Parce que j'ai une familiarité très forte, et assez incompréhensible vu mes origines, avec certaines civilisations musulmanes et à leurs chefs d'oeuvre, notamment lorsqu'elles ont été en rapport avec d'autres cultures, en Afrique du nord et en Andalousie, dans le nord de l'Inde, en Turquie... Je suis bouleversée par

l'architecture, les objets, les jardins... Alors, certes, on peut comprendre qu'il y a une féminité exacerbée dans ces réalisations à cause du joug qu'ont subis les femmes dans ces pays. La féminité bâillonnée ressurgit ailleurs dans les œuvres, les objets, partout, dans la musique. **La musique arabo-andalouse, la plainte chaloupée de la jouissance.** Le Taj Mahal, le tombeau d'une femme, en hommage à une femme, alors que celui qui l'a réalisé avait des dizaines de femmes, tout un harem, mais à celle qu'il aimait, il a dédié ce chef d'œuvre. Pas à un dieu. C'est extraordinaire, non ? Unique ! Tout est féminin dans les œuvres laissées par ces civilisations, c'est fascinant. En tout cas, je suis fascinée, depuis très longtemps, par ce monde musulman-là, et, en guise d'explication, je m'amuse depuis très longtemps, comme la narratrice, à dire que j'ai été prince arabe dans une vie antérieure.

-Tu n'y crois pas, quand même ?

Je n'y crois pas, mais c'est pourtant vrai. Et ça m'amusait de dire dans ce livre, « Je ne suis pas Française, je ne me sens pas Française, je me sens chez moi dans des lieux qui me sont totalement étrangers, lointains, et finalement je dois peut-être autant à la civilisation arabo-andalouse qu'au siècle des lumières ».

Et puis ça me plaisait d'écrire un livre où le mot arabe ou musulman n'était pas lié à l'intégrisme, la guerre, mais à des valeurs, à un goût de vivre qui m'appartiennent autant que ce qui fait notre fondement. Pendant que la narratrice s'empiffre de pain mou, de chips trop salées et de beurre de cacahuètes, le prince croque des chairs succulentes...

-Pourquoi l'Amérique ?

C'est en Amérique, en 2003, que j'ai décidé de me remettre au travail sur ce livre. J'ai séjourné plusieurs mois en Amérique cette année-là. J'y travaillais sur un roman noir qui est devenu « L'enfer des anges ». Peu avant de partir là-bas, plus exactement entre mes deux séjours prolongés de l'autre côté de l'Atlantique, j'ai rencontré Dominique Mansion qui m'a raconté sa passion des trognes. Ce fut un déclencheur. Des arbres qui durent, qui sont des témoignages de l'alliance de l'homme avec la nature. Cela m'a donné envie de repenser au jardin, d'écrire. Par hasard, j'avais d'autre part une amie qui se battait au Québec contre la Grande berce du Caucase qui détruisait son jardin. Tout cela se télescopait. Cela m'a fait retrouver Elisabeth. Je commençais à entrevoir mon jardin. Il m'avait fallu 13 ans.

-Le rapport aussi entre l'individu et l'espace, entre l'urbain et la nature est aussi totalement différent de celui qu'on connaît en Europe...

Oui... j'y pensais sans arrêt. Un jour, en Caroline du Nord, je vois passer un gigantesque camion transportant une maison, pas un mobil home, non, une maison. Dès cet instant j'ai su que cette maison allait entrer dans mon projet. Parallèlement, l'idée d'exil me poussait à choisir un autre lieu que la France, toujours cette idée de désorientation dans l'espace, plus d'est, plus d'ouest, le monde d'aujourd'hui, en somme. Les distances n'existent plus. A Paris, nous sommes aussi près de New York que de Nice, à sept heures d'avion, il n'y a plus d'espace, que du temps... c'est ça aussi la mondialisation, être de partout.. pas de nulle part. De partout. Les personnages de Paradis andalous sont dans ce tourbillon d'identités qui se rencontrent. Une Normande, des Américains, un Corse, Un allemand, comme les graines des plantes, errer, voyager... et puis on se met en terre et on fleurit... c'était idéal de

situer ce livre dans le Nouveau monde où le passé n'a guère laissé de splendeurs, (sauf un arbre monument historique), où les distances sont grandes entre les individus, où les produits se consomment en grosses portions, où les cités sont des faubourgs sans fin, ni ville, ni campagne, plus de voitures que d'habitants. Un monde qui est une sorte de re-présentation ou de réinterprétation du notre, un monde lointain mais très proche du nôtre... En Amérique, il y a plus que partout ce télescopage d'une nature forte avec l'urbain... C'est une chose que Lynch montre magnifiquement au début de Mulholland Drive, on se trouve à la fois dans une sorte de maquis complètement sauvage et sur les hauteurs d'une des plus grandes villes du monde, Los Angeles.

-Le matérialisme américain est très présent dans Paradis andalous

Le matérialisme et la distance entre les individus, le tout consommation, cette volonté d'opulence, qui, face à la mort ne signifie plus rien, n'est qu'un encombrement. Etre seul et loin des autres, dans une grande baraque, quand on vient de perdre ce qui était le plus cher n'a aucun sens.

L'Amérique, c'est la surconsommation, la voisine et le mari sont des acheteurs compulsifs et cette surconsommation, elle avait son pendant dans les désordres climatiques..

- Tu ne lies pas par des discours ces deux aspects du monde, tu les juxtaposes, au lecteur de se débrouiller.. Parlons justement de ces désordres climatiques. Les coupables, ce sont eux... On est au fond un peu dans un polar...

Ce n'est pas un roman de genre, bien sûr, au sens où il n'y a pas un enquêteur, sorte de double de l'auteur, qui a le droit de pénétrer partout, d'aller voir l'envers du décor, de fouiller dans le linge sale, etc... Mais dans Paradis andalous, il y a bien un assassin qui rôde, et on ne sait pas qui il va tuer, et s'il va tuer quelqu'un. Cet assassin, c'est la nature pillée, blessée, dévastée... pas un psychopathe, ni un jaloux, un voleur, violeur, ou que sais-je... Forcément, j'ai pensé aux tempêtes meurtrières, aux incendies, à ce qui s'est passé à la Nouvelle Orléans. Tout ce gâchis. Et au début du livre, le brouillard, la pluie, les terres épilées par le feu. Tout est là. C'est la fin du monde, mais en fait, un nouvel espoir... Repartir vers l'Andalousie et commencer l'histoire précédente, principale. Sur ce fond très obscur, trouver la lumière, dénicher la clairière dégagée par les arbres tombés, en faire un jardin...

-Le ressassement autour des désordres climatiques donnent une impression de fin du monde...

Chaque époque a eu ses visions apocalyptiques, chaque époque a été obsédée par la fin du monde. Les grandes épidémies, les grandes guerres, la menace nucléaire au moment de la guerre froide, aujourd'hui, la question est : la terre va-t-elle continuer à nous supporter, à nous porter... c'est ça qui menace la survie de l'espèce aujourd'hui... L'apocalypse n'est plus affaire des hommes entre eux, mais de leur relation avec la planète. C'est pour ça que je tenais à interroger non pas des relations, des sentiments, mais les sens, l'animalité, c'est-à-dire notre rapport avec la terre... j'en revenais enfin au tout début, la passion coupable d'Elisabeth avec son jardin... Au delà du rapport sexuel, encore plus vital et plus empreint de culpabilité, notre rapport avec la planète, notre instinct de survie... C'est pour ça qu'il est tant question dans ce livre de la verticale. De son importance et de sa fragilité. Comme les plantes, se dresser vers la lumière, la chercher. Comme les arbres... ! C'est en tout cas ce qui arrive à la narratrice. Elle se réconcilie

avec la Terre. Autrefois il était question de se réconcilier avec le ciel... au fond, ça aurait pu s'appeler Paradis terrestres.

-Parlons du titre, justement, il a toujours été là ?

Non, longtemps, ça s'est appelé *La mort ne vaut pas d'être vécue*. Puis, quand je l'ai envoyé à Joelle Losfeld, c'est devenu *Futur antérieur*, à cause de la désorientation dans le temps. Mais ça ne me convenait pas, c'était trop science fiction. J'ai choisi Paradis andalous. Pour souligner le rêve.

-Le livre a un rythme très singulier, il est d'une grande densité...

Depuis que je me suis mise à écrire du polar, c'est ce que je cherche : écrire des livres qui ne sont pas des polars, mais qui se lisent comme des polars, qu'on lit en état d'urgence. Le livre est court et il court, mais, à la fois, il ne faut pas le lire trop vite... Si on essaie de l'avaler trop vite, on ne se rend même pas compte qu'il commence par la fin, qu'il rit de choses graves, l'article de Libé *Comme un ouragan* exprimait bien ça, la forme est concassée, la réalité et le rêve se mêlent, les personnages sont en perpétuel rotation, il n'y a pas d'ordre hiérarchique des sensations, tout est sur le même plan, on fait ses courses dans un supermarché et un type à poil traverse le parking comme en signe de protestation... et je crois que c'est assez dérangent, cette structure circulaire désarçonne. Par moments, le rythme tient de la techno, l'arrivée du fils, par exemple... c'est un battement de musique comme si la musique sortait de la bagnole, il n'est pas question de musique, ce n'est pas dit, mais je voulais qu'on l'entende... que le rythme dise autant que les mots... question de pulsation, de course, d'essoufflement ...

-Finalement, après toutes ces années tu as réussi à écrire ce livre sur le deuil, la perte ? Il est d'ailleurs dédié à une de ces alter ego décédée il y a douze ans ?

Il n'a pas toujours été facile de faire face à un livre dédié à une morte, mais je suis heureuse que certains lecteurs insistent sur le rire, la vivacité et l'appétit de vivre... un hymne à la vie... etc. c'est un des aspects qui m'intéresse le plus, comment le rire et le drame se côtoient, c'est au fond une question qui se pose sans cesse dans notre vie, et j'aime l'idée, dans l'écriture, de faire se télescoper ces deux antagonismes, car je considère qu'ils se complètent parfaitement. Je crois être profondément pessimiste, mais c'est parce que je suis profondément pessimiste que je suis enthousiaste. Pas de choix. Coluche disait, « il faut rire de tout parce que pleurer de tout serait vraiment trop crevant », je suis d'accord, parce que franchement, on a toujours trop de raisons de pleurer.

-Des lecteurs te disent : vous avez osé tuer Greg !

C'est un compliment, parce que si j'ai réussi à faire aimer Greg, ça signifie que l'écriture a fait son travail, mais ce qui comptait pour moi, c'était de continuer le livre après ça... comme dans la vie, quoi... essayer d'obliger le lecteur à suivre la narratrice dans un après... SURvivre, vivre plus...